

ANDREÏ KOURKOV

Le dernier amour
du président



« Le rire en guise
de résistance »

Télérama



Ukraine, 2015. Sergueï Bounine devient président de la République presque par hasard. Froussard, anxieux, affublé d'un cœur malade, il se terre dans son bunker doré et se remémore ses années de jeunesse, période soviétique. À présent, il doit affronter les défis du post-communisme : hégémonie du grand frère russe, corruption, désordre moral. Et se méfier de tout, même des chocolats de l'ambassadeur parfumés au poison...

Écrit en 2004, ce roman d'anticipation mordant et prémonitoire a été depuis interdit par deux fois en Russie.

ANDREÏ KOURKOV est le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier.

« Restent les joyeux ricanements d'un humoriste qui trempe sa plume dans du vitriol, avec la bénédiction du grand Gogol. » *L'Express*

« Kourkov s'amuse d'un sujet sérieux, et, grâce à lui, l'Ukraine et les derniers événements s'éclairent d'une tout autre manière... » *Le Canard enchaîné*

Andreï Kourkov

Le dernier amour du président

*Traduit du russe (Ukraine)
par Annie Epelboin*

LIANA LEVI  *piccolo*



Carte d'Ukraine et des lieux évoqués dans le roman

1

Kiev. Mai 1975. Dimanche, la nuit.

L'air est un mélange de parfums d'acacias et de marronniers en fleurs. J'ai quatorze ans. Je reviens à pied du centre, d'une fête un peu arrosée. Je marche dans une rue absolument déserte. Rue Tupolev. À gauche, l'usine d'aviation, à droite, la palissade de l'usine à légumes. Derrière la palissade, le halo léger de l'éclairage artificiel : dans les serres, on empêche les primeurs, concombres et tomates, de dormir. Au loin, on entend des pas. Les miens aussi. Je me mets à marcher au rythme des pas de l'autre. J'ai accordé ma cadence à celle de quelqu'un qui vient en face. Puis je le vois. Il avance sur l'autre trottoir : nous respectons la règle de la conduite à droite (en fait je ne sais pas encore qu'il existe une conduite à gauche). « Tu viens d'où ? » dis-je en criant à l'autre, qui doit avoir mon âge. « De la rue Blucher, métro Sviatokino ! » répond-il. « Et moi de la rue Saksaganski, métro Tupolev ! » Puis nous nous croisons en nous lançant un « Bonne chance ! » et continuons, chacun son chemin. La distance entre nous augmente. J'ai perdu le rythme de ses pas, dont le bruit s'est peu à peu éteint, comme s'est éteint dans mon corps le vin doux avalé juste avant. À droite apparaît notre « ni parc-ni jardin » local, au-delà duquel commencent les barres des « HLM Khrouchtchev ». La première rangée, c'est

« ceux du 16 » et moi j'habite le deuxième immeuble de la deuxième rangée. Au 18 A. Cinquième étage. J'ai ma clef dans la poche, il va falloir ouvrir la porte doucement. Mais une fois entré dans la cour, je vois que la lumière de notre cuisine est allumée. On m'attend... Il va y avoir dix minutes d'engueulade. Ensuite ce sera le retour au calme. Et on sera lundi.

2

Kiev. Mai 2015. Lundi.

Les taches de rousseur sont apparues sur mon corps sans qu'on s'y attende. Un mois après l'opération. D'abord sur la poitrine, puis elles sont montées aux épaules et ont couvert les avant-bras. Peu à peu, elles ont roussi tout mon corps, même les côtés des paumes et les doigts. Le dermatologue a juste haussé les épaules. Il a dit que ça ne ressemblait pas à une pelade. Que c'était plutôt une histoire génétique.

– Monsieur le président, est-ce qu'il y a eu dans votre famille des taches de rousseur? a-t-il demandé.

– J'ai entendu parler d'infarctus, de congestions cérébrales et d'un cancer du sein. Il n'y a pas eu de jumeaux ni de tuberculose. Et pour les taches de rousseur, je ne sais rien.

Malgré tout, j'ai passé en revue toutes les photos de famille rangées au sous-sol dans deux vieux cartables en cuir. Mais sur les tirages en noir et blanc, je n'ai pas vu la moindre trace de taches de rousseur sur les visages. Par contre, j'ai retrouvé le souvenir de mes cousins, cousines, oncles et tantes.

Le cancérologue qu'on a appelé le jour suivant a repoussé l'idée d'un cancer de la peau.

– Le cancer, ça se passe autour d'un foyer, et vous, vous êtes couvert de taches de rousseur des pieds à la tête. Ne vous en faites pas. Vous voyez le changement du climat. Le réchauffement général... Il peut y avoir des dizaines de causes à ça, mais votre peau est en bonne santé. Qu'est-ce que c'est que cette cicatrice? Une opération du cœur?

Ma cicatrice, c'est devenu mon point faible. Dès le lendemain de l'opération. En m'observant de près dans le miroir, j'ai remarqué que la ligne de suture était l'épicentre de mes taches de rousseur. En fait, la ligne même de la cicatrice est une tache de rousseur étirée sur toute la longueur. Même si ça fait bizarre, puisqu'une tache de rousseur c'est un point, et un point, ça ne peut pas s'étirer.

3

Kiev. Mars 2015.

Je me suis réveillé, après l'opération, tôt le matin. Dans la chambre de luxe, mon lit était placé juste sous une large fenêtre qui donnait sur l'est. J'ai ouvert les yeux et plissé aussitôt les paupières. Et j'ai entendu le chant des oiseaux. Pas ceux d'aujourd'hui, ceux du passé. Jadis, les oiseaux chantaient autrement. Avec peut-être plus d'entrain. Vous connaissez la différence entre le son d'un CD et celui d'un 78 tours rayé, qui a reçu du thé et de la bière. Le disque sonne « sale » mais plus juste. Pareil pour les oiseaux, avant ils chantaient plus juste et maintenant, je ne leur faisais pas confiance. Comme je ne faisais pas confiance à la télé qui annonçait que j'avais juste pris froid et qu'à cause de ça, ma visite en Malaisie était reportée en juin.

– Les oiseaux chantent mal, ai-je dit à l'aide de camp, qui était à son poste, sur une chaise près de la porte.

Son bras s'est allongé vers un téléphone sur une petite table. Mais là, il a jeté encore un coup d'œil vaguement apeuré vers moi. Il a hoché la tête et il est sorti. Au bout de cinq minutes, j'ai entendu derrière la fenêtre un peu de remue-ménage. L'aide est revenu et m'a prié de patienter encore une dizaine de minutes.

Dix minutes après, en effet, le bruit a cessé. Et au bout d'un moment, les oiseaux se sont mis à chanter. Et ils chantaient vraiment bien. Avec plus de joie et d'optimisme. D'ailleurs ça n'avait plus grande importance. J'ai voulu me renseigner auprès de l'aide de camp : comment avaient-ils réussi à améliorer le chant des oiseaux ? « On a mis sous votre fenêtre trois mangeoires avec des aliments vitaminés. »

Ce matin-là, sous la fenêtre qui donnait sur l'est, il s'est passé la même chose qu'un matin de 1965, où j'ai plissé les yeux exactement de la même façon. Et les oiseaux derrière la fenêtre chantaient aussi joyeusement. À l'époque j'étais un gamin de quatre ans qui se réveillait et maintenant, j'ai cinquante-quatre ans. Les meilleurs chirurgiens ont fait ma réparation générale. Le Service de la protection rapprochée veille derrière la porte. Mes médecins rédigent des comptes rendus sur ma santé. Mes adjoints profitent de mon absence pour fourrer leurs amis le plus près possible du budget de l'État. Mais je n'ai pas envie d'y penser. Je repasse dans ma mémoire le chant des oiseaux de 1965 et le compare avec les trilles que j'entends aujourd'hui. Les taches de rousseur ne sont pas encore d'actualité. J'ai la poitrine tendue et comme serrée dans un étai.

Les points de suture doivent cicatriser. Ils n'ont pas le choix.

4

Kiev. Mars 2015.

– Comment il se sent, le malade ?

Le médecin-chef se penche sur mon visage et, à ma grande surprise, je vois sur la poche de poitrine de sa blouse blanche comme neige le trident bleu de l'Ukraine brodé à la main.

Le médecin-chef n'a pas plus de cinquante ans mais il a des cheveux gris épais qui retombent en vague sur le côté et qui lui donnent la majesté d'un patriarche.

– Tenez, prenez ça ! Il tire de la poche de sa blouse un chocolat Ferrero et me le tend.

Je jette un coup d'œil derrière son dos : personne. Drôle de geste !

– De quel droit me proposez-vous ça ? dis-je d'une voix d'acier.

– C'est pareil pour tout le monde. À cet étage, pendant la visite, chacun a droit à un chocolat. (Et, en guise de confirmation de ses propos, il tire de l'autre poche de sa blouse une poignée de chocolats ronds. Il les remet aussitôt dans sa poche.) Ça entre dans le montant des soins... Ou peut-être vous demandez-vous pourquoi ce ne sont pas des chocolats de fabrication nationale ?

– Non ! Donnez ! Je suis rassuré, et je lui tends la main pour recevoir mon dû.

– Si vous n'êtes pas contre, nous pouvons autoriser des visites. À partir de ce soir. Mais pas plus de deux heures par jour.

– C'est peut-être un peu tôt?

Je dis ça avec un léger espoir.

– À dire la vérité, c'est encore tôt, mais votre chef de l'Administration me fait des menaces. Si vous pouvez, dites-le-lui vous-même!

Je pousse un soupir.

– C'est bon, on va recevoir. (Je me tourne vers l'aide de camp.) Tu as déjà la liste des visiteurs?

5

Kiev. Mai 1977.

Le cadeau le plus étonnant que j'ai reçu pour mes seize ans, ça a été un tire-comédons. C'est Jeanne qui l'a offert. Dans une vraie trousse de manucure que son père avait rapportée de Syrie, il y avait deux tire-comédons: un grand et un petit. Pour les gros comédons et pour les plus petits. Celui pour les gros, elle l'a gardé pour elle. Plus tard, elle m'a montré toute la trousse: une dizaine d'instruments chromés, avec des manches de nacre. Pour nettoyer la saleté oubliée sous les ongles. Pour repousser et tailler doucement les envies, etc. Mais au début elle ne parvenait pas à deviner quel était l'usage des deux instruments en forme de cuiller miniature avec un petit trou au milieu. Heureusement le mode d'emploi en arabe était accompagné d'un dessin. Et tout est devenu parfaitement clair. Elle avait des gros points noirs sur le front et moi des petits sur le nez. C'est sur mon nez que j'ai essayé son cadeau. On buvait justement à ma santé, mais moi, enfermé dans la salle de bains nez à nez avec mon reflet dans le miroir, j'approchais le trou de l'instrument vers un nouveau point noir et je pressais la petite cuiller sur

mon nez. Le long comédon passait aussitôt à travers le trou, comme un fil à travers le chas d'une aiguille et tournicotait comme un asticot. Je bougeais un peu la petite cuiller et approchais de mes yeux le nouvel ennemi vaincu, que je retirais ensuite avec un morceau de papier hygiénique.

Quand je suis revenu à table, mon nez était plus rouge qu'une tomate. Mon humeur pétillait comme la bouteille de champagne rouge¹ qu'on venait de vider. Et mes regards les plus chaleureux étaient adressés ce soir-là à Jeanne. Et quand les parents, ostensiblement, ont décidé d'aller au cinéma, nous avons éteint la lumière, branché le magnétophone et déclaré que pour commencer, c'était les filles qui invitaient les garçons. Bien sûr, Jeanne m'a invité. Et c'est comme ça qu'ont commencé nos rencontres romantiques. D'ailleurs ses points noirs sur le front ont disparu très vite. Et moi j'ai fini ma puberté. Disons que j'ai mûri.

6

Kiev. Mars 2015.

Le premier visiteur à être reçu dans ma chambre « catégorie Luxe » s'est trouvé être le vice-ministre des Affaires culturelles. Une demi-heure avant son entrée, on a installé deux fauteuils de cuir. On a aussi arrangé mon lit de façon à ce que je puisse m'y asseoir à moitié. On y a fixé une tablette où poser une tasse de thé ou une feuille de papier et un crayon. On m'a donné la

1. C'était, à l'époque soviétique, un mousseux rouge qui, de même que les boissons évoquées sous le nom de porto, était excessivement sucré. Il s'agit, avec les divers cognacs du Caucase ou d'Ukraine, de boissons bas de gamme, moins alcoolisées que la vodka.

liste des visiteurs une demi-heure avant l'ouverture officielle des visites. Je l'ai parcourue des yeux en essayant d'estimer les sommes versées par certains des visiteurs de la liste avant d'y être inscrits par le chef de cabinet. J'avais une allergie chronique à trois noms. Je n'avais pas la moindre envie de m'occuper des problèmes de la sidérurgie. J'ai rayé les trois noms. Et c'est là que j'ai remarqué à la fin de la liste le nom d'une femme que je ne connaissais pas, pourtant c'était le chef de l'Administration lui-même, Kolia Lvovitch, qui établissait la liste.

«D'accord», ai-je pensé en faisant un signe de tête en direction de l'aide de camp qui, debout près de la porte, attendait en silence.

Le vice-ministre était un homme sympathique, idéaliste en politique et pragmatique dans la vie privée.

– Monsieur le président, a-t-il commencé, il y a une catastrophe qui s'annonce !

– Culturelle ? je lui ai demandé, en l'interrompant pour essayer de l'arracher à son texte appris par cœur et pouvoir passer à un dialogue normal.

– Quoi ? a-t-il dit, pantois.

– Une catastrophe culturelle ?

Il a poussé un soupir.

– Oui... Vous savez bien, le vingt-cinquième anniversaire de l'Indépendance correspond pratiquement au centenaire de la révolution d'Octobre. Nous n'avons pas eu jusqu'à présent de mouvement patriotique ou de renouveau nationaliste. Il faut, pour la fête de l'Indépendance, que nous fassions un pas décisif, grandiose au sens idéologique, sinon la Russie va nous écraser avec son centenaire de la révolution d'Octobre ! Je vous ai apporté des propositions.

Il montrait un gros dossier.

– Laisse-le ! je lui ai dit, avec un hochement de tête.

– Je vais vous expliquer ça vite...

– Très vite !

– J'ai parlé avec le haut clergé. Ils sont d'accord.

Il faut introduire un serment religieux de fidélité à la patrie, un serment solennel, sur la Bible. Vous comprenez, les passeports qu'on reçoit à sa majorité, on va maintenant les délivrer à l'église, en grande pompe. C'est les prêtres qui les remettront. On va écrire pour ça une messe spéciale. Sur l'air de *La Parole du Seigneur*.

– Tu en as discuté avec tous les cultes ?

– Non, seulement avec Philarète.

– Et comment faire avec les Tatars de Crimée, les catholiques et les orthodoxes sous obédience du patriarche de Moscou ?

– Voilà, j'ai pensé... qu'à l'occasion, on pouvait reconnaître comme Église d'État le patriarcat de Kiev...

– Encore ? Commence par unifier toutes les églises orthodoxes et on pourra continuer la discussion !

– Mais c'est absolument impossible !

Les yeux du vice-ministre s'étaient arrondis et avaient pris l'expression de sagesse triste et docile des Juifs.

– Cherche d'autres moyens ! (Tout en lui donnant ce conseil, j'ai tourné mon regard vers l'aide de camp.)

Le vice-ministre a compris que son temps de visite était écoulé.

Dès que le visiteur est parti, j'ai ordonné à l'aide de camp :

– Rappelle-moi ces deux commémorations quand l'audience sera finie !

Moscou. Janvier 2013.

Pour nous rendre aux festivités organisées pour le quatre centième anniversaire de la dynastie des Romanov, deux trains express ont été apprêtés. Le premier, on l'a peint sur toute sa longueur aux couleurs du drapeau ukrainien, le deuxième à celles de la Russie. J'ai observé en hélicoptère le lancement d'essai et j'ai eu du mal à retenir mon enthousiasme. Les deux trains, comme deux longs drapeaux, ont fait vingt kilomètres en observant une distance de trois cents mètres. De l'hélicoptère, je me suis dit que ça ferait encore plus d'effet si les deux trains roulaient en parallèle : comme ça, personne ne viendrait m'accuser de manquer de respect envers la Fédération de Russie. Soi-disant qu'on ne comprend pas pourquoi le train-drapeau de la Russie doit suivre l'ukrainien. Mais les ennemis sont faits pour ça, pour tirer de chaque situation un prétexte à provocation.

Pour la délégation officielle, on n'a gardé que les plus costauds. L'entraînement a duré tout le mois de décembre, le soir. La protection militaire a permis que les séances d'entraînement échappent à l'attention de la presse libre. Pourtant on n'a pas pu éviter les victimes. La température de l'eau était de un degré, celle de l'air de moins dix. Au bout de la troisième séance, le secrétaire d'État à la Santé a d'abord atterri à l'hôpital, ensuite, il a donné sa démission. J'ai pris ça aussitôt en considération et déclaré obligatoire le contrôle des normes de natation d'hiver pour tous ceux qui occupaient les fonctions supérieures de l'État. Très bon prétexte, médical de surcroît, pour mettre au rancart les vieux ambitieux ! Les

autres ont suivi les cours de natation « morse¹ débutant » avec plus de succès. Moi, j'étais déjà un morse expérimenté. Bien avant d'accéder à la plus haute fonction. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je n'aurais pris dans la délégation que les membres du Club de natation d'hiver, mais c'est comme au vieux temps soviétique, le Club a pour membres des gens qui sont loin d'être idiots, mais qui détestent la politique et les politiciens. Maintenant, je commence à les comprendre.

Arrivés à Moscou, à la gare de Kiev, après la cérémonie d'accueil, mon aide de camp m'a glissé à l'oreille que durant le trajet, les provocations n'avaient pu être évitées: un journaliste de *La Nouvelle Parole de Kiev* avait payé le machiniste et ses gardes pour qu'ils le laissent monter dans la locomotive du train-drapeau de la Russie, il les avait fait boire et avait réduit la distance entre les deux trains sans respecter les consignes de sécurité, il avait même sifflé plusieurs fois. Dans la presse russe du soir cet incident était perçu comme une métaphore des relations russo-ukrainiennes. On insistait sur l'idée que l'Ukraine, par sa situation économique et géographique, allait gêner l'entrée de la Russie dans l'Union européenne. Heureusement, il y a eu un journal pour citer les commentaires de l'ambassadeur d'Ukraine. Ils étaient résumés en une seule phrase, mais quelle phrase! «L'Albanie reste sagement en marge de l'Union européenne alors qu'elle en constitue le centre!»

«Avec l'Albanie, il a un peu charrié», ai-je pensé, en feuilletant les journaux, assis près de la cheminée du salon de la résidence où étaient hébergées les

1. Nom donné aux amateurs de bains dans les lacs ou rivières gelés.

délégations. «Mais bravo quand même! Il faudra le récompenser! Pour repousser les attaques, il faut faire court, une seule phrase, au sens propre! Les longs baratins, personne ne les écoute!»

– Apporte un whisky! ai-je dit à mon aide de camp.

– On vient d’apporter votre tenue de cérémonie, a-t-il annoncé en montrant la porte du menton.

– Apporte aussi la tenue!

La housse de voyage en cuir brésilien marron était de toute évidence un cadeau, comme la tenue de cérémonie apportée pour les festivités du lendemain.

J’imaginai les titres, le lendemain, dans nos journaux nationalistes. Oui, les Romanov avaient opprimé le peuple ukrainien. Ils avaient interdit la langue ukrainienne. Mais ils avaient construit un empire, et on ne peut pas construire un empire sur la base d’une seule nation. Il faut asservir les voisins. On peut même dire, plutôt qu’asservir, intégrer les peuples et les territoires voisins dans son propre État.

Le whisky écossais Balquider était un vrai single malt, tiré d’un tonneau de chêne qu’on avait gardé couché sur le même côté pendant quarante ans. J’ai lu ça sur l’étiquette.

Près de la cheminée, il y avait un filet de bûches avec une étiquette: «Bouleau russe. Made in Finland.»

J’ai donné ordre à l’aide de camp de se renseigner auprès du ministre des Forêts pour savoir si on fournissait des bûches de bouleau russe à la Russie. Si oui, à quel prix. Si non, pour quelle raison.

La tenue de cérémonie consistait en un maillot de bain aux couleurs du drapeau ukrainien, un peignoir en éponge dans les mêmes tons, avec le trident bleu sur la poche de poitrine, et une sortie de bain.

– Qu’est-ce que tu en penses ? ai-je demandé à mon aide.

– Un cadeau de roi, a-t-il dit prudemment.

J’ai eu un petit rire : il avait raison, même s’il ne mettait pas le même sens que moi dans ses paroles.

8

Kiev. Mars 2015.

Elle avait dans les quarante ans, cette femme dont le nom avait été inscrit en avant-dernier dans la liste officielle des visiteurs. Et elle n’était pas seule en entrant dans ma chambre, il y avait aussi Kolia Lvovitch.

– Quelle est votre question ? je lui ai dit, déjà las.

– Je voulais juste vous présenter, a répondu doucement le chef de l’Administration.

Méfiance ! Kolia Lvovitch avait une manière suspecte d’être poli et correct avec cette femme, comme s’il voulait lui faire bonne impression.

– Maïa Vladimirovna Voïtsekhovskaïa, a-t-il articulé respectueusement en la montrant des yeux.

– Enchanté ! Mais de quoi s’agit-il ?

– Pour l’instant, votre état de santé ne vous permet pas de prendre certaines décisions.

– Tu fais allusion à quoi ?

– Si vous me le permettez, je vous expliquerai tout ça demain ou après-demain. Au revoir.

La femme m’a lancé un sourire aimable et m’a fait un signe d’adieu avant de sortir, suivie de Kolia Lvovitch.

– Je veux savoir qui c’est et de quoi il s’agit, ai-je ordonné à l’aide de camp.

Moscou. Janvier 2013.

On a construit sur le mont des Moineaux une gigantesque piscine en plein air, la copie exacte de celle qui a été détruite pour édifier à la place la basilique du Christ-Sauveur.

Depuis le matin, Moscou, emmitouflée d'un duvet neigeux, est blanche comme le royaume enchanté d'un conte. Par ordonnance du maire, Loujkov junior, la circulation automobile a été interdite jusqu'à dix heures. Pendant ce temps-là, on a organisé un survol de la ville avec une cinquantaine de gros hélicoptères. À mille mètres d'altitude, la ville immense avait un air de bonté inhabituelle. Les rues et les avenues blanches, couvertes d'une neige immaculée, ressemblaient à des canaux gelés. À cette hauteur, on ne pouvait que s'éprendre de Moscou. À côté de la piscine, on avait construit des petites isbas provisoires en bois. En fait, c'était juste des sortes de cabines de bain, mais au-dessus des portes d'entrée et de sortie, il y avait les drapeaux officiels. Pour que les hôtes puissent s'y retrouver.

J'avais déjà mis mon maillot de cérémonie, enfilé le peignoir et les sandales quand j'ai ressenti un certain trouble dans mon âme. Je me sentais petit, faible, insignifiant. C'était probablement l'effet du vol en hélicoptère. Les psychologues officiels des services russes avaient bien calculé. Ils avaient prévu le moment où ça commencerait à faire de l'effet. Et me voilà debout devant ma porte. Au-delà, on a déroulé un tapis sur la neige jusqu'à l'échelle qui descend dans la piscine gelée, où a été creusé un large trou d'aspect accueillant, dont les bords ont été égalisés et décorés de

branches de sapin. La voilà la Russie, d'abord vue du ciel, et maintenant, en bas, près du trou, c'est elle également. Traditionnelle, austère, froide, obsédante, triomphante.

On frappe à ma porte, que je ne me décide pas encore à franchir. C'est mon fidèle aide de camp. En fait je ne connais pas son nom. Et je préfère ne pas le savoir. Après les désagréments qu'il y a eu avec l'aide précédent, je préfère garder les distances. Et le meilleur moyen pour garder mes distances avec quelqu'un, c'est de ne rien savoir de lui, ni son prénom, ni son nom, ni son lieu de naissance. Du coup, il ne peut pas s'adresser à toi : ni plaintes ni requêtes. De la part de qui ? D'un homme sans nom ?

La neige, sous le tapis déroulé, crisse au rythme de mes pas. Un agréable air glacé passe sous mon peignoir. À ma droite, sur un tapis identique, dans un peignoir au drapeau britannique, marche le jeune Premier Ministre du Royaume-Uni, le chef du parti conservateur. À ma gauche, Kim Tchen Ir, qui a sacrément vieilli depuis l'an dernier, s'approche du trou pavoisé, d'une démarche prudente.

Et où est le président Poutine ? Je jette des coups d'œil à droite et à gauche et ne vois que des centaines de visages indifférenciés, des objectifs d'appareils photo et des caméras. Ah voilà ! De l'autre côté du trou, j'aperçois l'isba-cabine la plus grande, et sur son toit flotte le drapeau de la Russie.

C'est bon, l'eau froide qui vous brûle le corps ! Cette partie de la piscine avec son trou dans la glace est réservée aux chefs d'État. Les membres des délégations officielles ont pour eux la piscine principale qu'on ne voit presque pas d'ici. Mais dans le trou de

leur piscine, on voit s'avancer tous les trois ou quatre mètres une table flottante avec du champagne et des hors-d'œuvre. Ici, dans la piscine des chefs d'État, il n'y a pas la moindre table. J'ai un moment de tristesse. Dû au besoin naturel de lutter contre le froid. Cinquante grammes de bonne vodka ukrainienne n'auraient pas nui. Mais ma fonction m'impose de contenir mes désirs. J'ai des envies permanentes. Envie d'augmenter les retraites et les salaires. De payer nos dettes aux mineurs, de rendre le pays heureux et prospère. Habituellement, dans ces moments-là, Kolia Lvovitch fait son apparition, ou un autre, qui vient m'expliquer clairement: un pays riche, c'est un gouvernement pauvre. Un gouvernement pauvre, c'est un président pauvre, des voitures d'escorte à bon marché, des mauvais avions présidentiels, et, au bout du compte, la perte du respect qui vous est dû de la part des collègues de la carte politique du monde.

Les chefs des délégations sont déjà tous dans le trou à attendre. C'est alors que résonne l'hymne de la Russie et que s'ouvrent les portes de la cabine principale. Le maître des espaces russes s'avance sur le tapis. Il n'a pas changé. Il est toujours petit et maigrelet. L'an dernier, il est revenu au pouvoir, après quatre ans d'interruption. L'Ukraine lui a offert, en guise de félicitations, un cadeau de roi: un kilomètre de côte en Crimée, pour sa résidence d'été. C'était le seul moyen de se débarrasser de ces voyous du Centre de protection de la nature de Crimée, dont même les autorités de Simferopol n'arrivaient pas à venir à bout. Alors que là, il a suffi qu'un groupe de spécialistes russes vienne s'occuper du cadeau et aussitôt, toute la direction du Centre a disparu sans laisser de traces.

Dans le trou, Poutine s'est d'abord approché du nouveau président des États-Unis.

Puis il aura un petit échange avec le président du Kazakhstan et, enfin, il va nager vers moi.

10

Kiev. Mars 2015. Mardi. 2h45 du matin.

– Réveillez-vous! Réveillez-vous!

Quelqu'un m'a arraché au sommeil comme on vide d'un sac un cochon de lait sur le sol.

J'ai eu aussitôt un élanement à la poitrine, mes doigts se sont avancés vers la sonnette d'alarme sur le lit.

– Il y a des nouvelles! Urgentes! la voix de Kolia Lvovitch en tremblait.

– Quoi donc?

Mes yeux ensommeillés essayaient de scruter son visage rond. « Il a les joues rasées de près! je me suis dit. S'il a eu le temps de se raser, c'est qu'il n'y a pas la guerre! »

– Il faut de toute urgence limoger le gouverneur d'Odessa, s'est-il échauffé sur le seuil. Hier, à Kichiniov, il a discuté avec les Moldaves de la frontière. Il a promis de leur donner trois kilomètres d'autoroute.

– En échange de quoi?

– Pour le moment, ce n'est pas très clair.

– Comment as-tu appris tout ça? On a donc des gens à nous en Moldavie?

– Nos amis en ont, a répondu Kolia Lvovitch.

– C'est qui, aujourd'hui, nos amis?

– Monsieur le président, c'est vraiment grave. J'ai déjà rédigé un ordre. Il faut juste signer.

– Et qui on met à la place?

– Broudine.

– J’ai comme l’impression que vous avez été à l’école ensemble !

– C’est pour ça que je peux le recommander. Je ne conseille que ceux que je connais depuis au moins vingt ans... Je ne peux quand même pas recommander un type rencontré dans la rue !

– Non, dans la rue, c’est dangereux. Bon. Laisse-moi l’ordre. Je le regarderai ce matin.

Kolia Lvovitch est sorti. J’ai lancé un regard mécontent en direction de mon aide qui dormait sur une chaise près du téléphone. Il ne s’était pas réveillé pendant notre conversation et j’avais envie de l’engueuler. Mais je ne savais pas comment il s’appelait et je n’avais pas envie de l’engueuler comme ça, comme une bête sans nom.

Je n’ai pas réussi à me rendormir. Je me souvenais de cette femme. Comment s’appelait-elle ? Maïa Vladimirovna Voïtsekhovskaïa ? Qui était-elle ? N’était-ce pas encore une intrigue dangereuse de la part de mon merveilleux chef de l’Administration ? Maïa... On était en mars. Elle était apparue un peu tôt...

Je me suis mis à rire. Une vague de joie, de bien-être inattendu envahissait mon corps. J’ai lancé un oreiller sur mon aide. Il a fait un bond. M’a jeté un regard épouvanté.

– On ne dort pas ! je lui ai crié.

11

Kiev. Juillet 1983. Vendredi.

Au restaurant *Les Chênes*, sur le Syrets, on fête quatre mariages en même temps. Trois sont « pour cause de

grossesse » et le quatrième, c'est des gens tranquilles et plus très jeunes. Pas la mariée, bien sûr, mais la noce elle-même : le fiancé a la cinquantaine, la fiancée doit avoir trente ans. Ils ont peu d'invités, sept ou huit personnes. Ils sont sagement assis derrière trois tables réunies en triangle. J'aurais plutôt cru que c'étaient des vieux amis qui se retrouvaient, sauf que l'un d'entre eux, visage rougeaud, costume trois-pièces et cravate desserrée, clamait régulièrement « *Gorko!* ! »

Mon mariage est « pour cause de grossesse ». À notre table il n'y a donc que Svetka et moi, plus quelques parents.

« C'est pas grave, me dis-je intérieurement, dans quelques jours je ferai une vraie fête, avec les copains et sans ma femme ! »

Dans Kiev, la chaleur fait fondre le goudron. Son odeur nous poursuit jusque dans le restaurant. Elle ne disparaît qu'au moment où on porte un verre de vodka juste sous les narines. Si c'est une coupe de champagne, l'odeur de goudron reste.

« Est-ce que ce n'est pas un avertissement ? » je m'interroge, tout en découpant une côtelette Pojarski avec un couteau qui ne coupe pas. Peut-être que l'odeur de goudron, c'est le symbole de la vie de famille ?

Je regarde ma montre, cadeau offert l'avant-veille par mon futur beau-père. Elle ne marche pas. Je n'ai pas envie de la remonter. Car si je la remonte, elle commencera à compter les minutes de ma nouvelle vie de dépendance !

1. « C'est amer ! » Exclamation rituelle prononcée par les convives lors d'un banquet de noces : l'amertume de l'alcool doit être compensée par un baiser des mariés.

Un jour ou l'autre, je divorcerai et je paierai une pension alimentaire. Et je montrerai bien que je rends la montre à mes ex-beaux-parents. En attendant, l'atmosphère de la fête balance entre le bonheur obligé et la sagesse triste des Juifs.

12

Kiev. Mars 2015.

– Alors, c'est qui cette femme ?

J'interroge Kolia Lvovitch en avalant, une cuiller après l'autre, du gâteau de semoule arrosé de coulis de fraises.

– Le médecin-chef a demandé qu'on vous laisse encore deux jours pour que votre santé s'améliore, après, je vous raconterai.

– Des cachotteries ?

– Comment pouvez-vous, Monsieur le président ! Kolia Lvovitch secoue énergiquement la tête, si bien que sa coiffure, mise en forme le matin par le coiffeur officiel, se défait. Ou plutôt, c'est la raie qui a disparu. La vague monolithique si bien laquée s'est brisée et une partie de la chevelure lui pend sur le front. Il s'en aperçoit et remet ses cheveux en place.

– On t'a déjà dit que tu ressemblais à Béria jeune ?

– Vous êtes d'une drôle d'humeur aujourd'hui. Vous n'avez jamais vu Béria ! Et je ne suis pas si jeune, je suis plus vieux que vous !

– Béria, on n'a pas besoin de le voir pour savoir à quoi il ressemble ! C'est pas un portrait, c'est un symbole...

Je vois que Kolia Lvovitch commence à bouillir intérieurement. Son visage garde encore le sourire, mais dans ses yeux s'est allumée une lumière froide.

– Si vous saviez tout ce qu’il faut balayer comme saleté pour vous! dit-il, presque fâché. Et vous, ce petit décret sur le préjudice minimum porté à l’État, vous ne voulez même pas le signer, depuis deux mois!

– Je ne signe rien sous anesthésie! Et ton petit décret nous obligera à libérer d’un coup une bonne dizaine de dangereux malfaiteurs!

– Mais en quoi sont-ils des malfaiteurs? L’ancien président, les deux Premiers ministres et les autres, ce sont des figures de troisième plan! Et si vous ne le signez pas, vous serez mis en prison à votre tour.

– Pourquoi ça?

Je jette un coup d’œil sur l’aide de camp, assis à l’entrée près de la table du téléphone. Le pauvre, il est blême et fait semblant de lire un livre. Dommage que je ne puisse pas voir la couverture.

– Pour avoir causé à l’État un préjudice financier de plus de trois milliards d’euros.

– C’est moi qui ai causé un préjudice pareil?

Je repousse l’assiette de semoule et tente de retirer la tablette de ses rainures.

– Si vous ne l’avez pas causé, vous le causerez. Ou bien ce sera des gens de votre équipe qui le causeront et c’est vous qui en répondrez! Allez, signez-le, ce décret! Il ne s’agit jamais que d’élever à dix milliards d’euros le montant du préjudice au-delà duquel on est responsable devant la loi! On conserve la loi et personne ne va en prison!

– Va te faire foutre, pauv’con!

Cette fois, je suis fâché pour de bon.

L’assiette, sur la tablette, ne résiste pas. Elle vole par terre et se casse bruyamment

L'aide de camp fait un bond. Son livre tombe au sol et je vois enfin qu'il lit *Les Âmes mortes* de Gogol. C'est bon, qu'il fasse son auto-éducation !

Kolia Lvovitch s'est propulsé hors de la chambre comme un bouchon de champagne. Le médecin-chef apparaît dans l'encadrement de la porte, suivi d'une femme de salle munie d'un balai et d'une pelle.

– Il est encore trop tôt pour reprendre à plein les affaires de l'État, dit-il calmement, tout en baissant les yeux vers le livre tombé par terre.

L'aide le ramasse et le fourre dans la table du téléphone.

13

Kiev. Sviatochino. 31 décembre 1977.

À ma montre, il est onze heures du soir. Dans le filet à provisions, on a une bouteille de champagne que la température extérieure a refroidie. On est trois: Igor Melnik, Ioura Kaploun et moi. Ce soir-là, nous sommes perdants. Les parents de Svetka devaient en principe aller dîner chez des amis et nous nous préparions à venir chez elle pour fêter le Nouvel An. Mais il y a eu un drame. Sa mère a trouvé dans l'armoire de son mari une cache avec trois cents roubles prélevés sur le salaire destiné au budget familial et une boîte de préservatifs. Elle a fait un scandale. Il lui a envoyé son poing dans l'œil. Le scandale est passé, mais l'œil au beurre noir de la mère de Svetka est resté. Au final, ils ne bougent pas de la maison et vont faire la fête à deux. Ils ont même expédié Svetka chez sa cousine. Nous n'avions pas prévu de position de repli. Les rues sont désertes, la température est de moins dix. Nous allons d'un distributeur

d'eau gazeuse à l'autre, peine perdue, les verres ont déjà été raflés. Chaque fenêtre est illuminée pour la fête. Les enfants de l'Union soviétique y boivent et s'y amusent. Et nous, comme des bâtards, nous ne savons pas où nous fourrer, sur quel amour nous appuyer? À quel poêle nous réchauffer?

Quand, par un vasistas de rez-de-chaussée, on entend carillonner à la télé les cloches du Kremlin, et que le type qui est là, le salaud, met le son au maximum, les larmes me montent aux yeux. Des larmes de rage.

Nous pénétrons dans le premier hall d'entrée qui se présente. Nous nous appuyons aux radiateurs, au moins eux sont chauds. Ioura ouvre le champagne et nous nous passons la bouteille. Comme les Indiens fument le calumet de la paix. Les bulles nous montent au nez, ensuite elles en sortent.

– Pas grave! Bientôt ceux qui seront bourrés iront se promener dans la rue, nous console Igor Melnik, et on se trouvera de la compagnie!

14

Moscou. Janvier 2013.

Le président des États-Unis et le Premier Ministre anglais abandonnent la cérémonie et remontent du trou de glace de la piscine. Ils sont attendus par leurs aides de camp qui tiennent en mains leurs peignoirs chauds en éponge. À peine emmitouflés, ils avalent un verre de vodka que leur apporte une jeune fille en maillot « russe » avec une coiffe traditionnelle sur la tête. Et ils se dirigent vers le hangar gonflable où a été dressée une table dans le style vieille Russie. C'est pour les chefs d'État qui aiment la chaleur. Les autres sont encore

dans le trou. Chacun attend son tour pour parler avec le président de la Russie. Si tu veux causer, faut patienter !

Moi, justement, c'est sans problème. L'eau froide me brûle agréablement le ventre et les jambes. De temps en temps, je me trempe jusqu'au menton, on doit essayer de se refroidir régulièrement pour ne pas mélanger dans les veines et les artères du sang de chaleur différente.

Notre entretien commence par les revendications mutuelles, comme d'habitude, lors des rencontres en Crimée. Les problèmes demeurent, mais au moins ils sont stables et on peut les remettre à un avenir lointain. Même s'il faut bien les évoquer régulièrement. Sinon, on n'aurait rien à se dire. Les dettes pour le gaz, le statut de Sébastopol, les relations avec la Turquie et les régiments ukrainiens au service de la Russie.

– Tu as instauré les élections à la proportionnelle au Parlement, me dit-il de son ton d'indifférence habituelle. Alors pourquoi avoir interdit le vote à Sébastopol ?

– Vous comprenez, les sièges au Parlement sont revendiqués par des partis qui représentent des intérêts financiers variés. Tandis qu'en Crimée, ce sont des partis représentant les différents groupes ethniques qui les revendiquent. Si je laisse faire, c'est le parti des Russes de Crimée qui gagnera et avec lui, le parti Crimée tatare, du fait qu'il aura peut-être vingt pour cent des sièges, tandis que le parti ukrainien de Crimée n'obtiendra pas le pourcentage minimum pour se présenter. Et dans ces conditions, comment vont réagir les crétiens du Conseil suprême d'Ukraine ?

– Tu n'as qu'à leur montrer les numéros des comptes en banque qu'ils ont ouverts à l'étranger ! Ou

peut-être que tu ignores où file l'argent de l'État? Je te propose un partage. J'ai des dossiers sur une quarantaine de types de ton Conseil suprême. Tu veux que je t'envoie les photocopies?

– Pas la peine.

– Comme tu veux, mais si tu ne tiens pas fermement le pouvoir au centre, la périphérie va s'effondrer. Je te tournerai le dos et je bouclerai les frontières. Je fermerai la soupape...

– Vous vous rappelez votre proposition de lancer une opération « Mains étrangères »?

Je détourne la conversation en la ramenant vers les choses qui lui plaisent. Le moment est venu de le faire sourire.

– Et alors, maintenant tu es d'accord?

– Presque. Il faut d'abord décider de la composition de notre unité, avant de l'envoyer écrémer vos élites.

– Qu'est-ce que tu veux décider? Je peux te le transmettre aujourd'hui même. Nous connaissons les noms de tous tes tchékistes honnêtes, les autres ne nous intéressent pas. Décide plutôt des frontières à l'intérieur desquelles on peut commencer à épurer chez toi...

J'acquiesce d'un signe de tête. Il regarde sa montre. Puis ses petits yeux glissent à côté de moi en direction du canal de liaison qui permet, en temps normal, de passer de notre trou dans la glace aux autres bassins en plein air du complexe sportif.

– C'est bon, le Turkmène attendra, se dit-il à lui-même.

Puis il me fait signe de regarder en direction du petit canal.

D'un léger brouillard surgit une table en forme de barque au-dessus de laquelle flotte une forme étrange.

La nacelle en bois avance, elle est couverte de coupes en cristal, de champagne, de montagnes de blinis avec du caviar et tout le reste. Elle s'arrête au centre du trou. Maintenant, on peut voir au-dessus une projection holographique au laser représentant la famille du dernier Romanov au complet. Ils sont tellement réels que j'en ai le frisson. Je sens le regard de Nicolas II sur ma peau et même si je sais que ce ne sont que des effets spéciaux, je suis, pendant un moment, pris de peur. Un réflexe de paysan serf me saisit le cœur, ce même cœur qui aime le froid et la natation d'hiver mais qui, soudain, s'angoisse et veut se cacher.

Le tsarévitch Alexis, brusquement, lève la main et la fait passer sur tous ceux qui sont réunis dans le trou. Il sourit. Il se retourne. On peut voir dans ses yeux une joie sincère et de la curiosité.

– Tu as survolé Moscou ce matin en hélicoptère? demande soudain le président.

Moi qui pensais qu'il était allé nager ailleurs...

– Oui, j'ai vu ça, dis-je. Superbe! Les avenues blanches!

– J'ai voulu montrer à tout le monde que Moscou vaut bien Petersbourg!

La tête du président russe, dans un léger brouillard, se met à flotter doucement en direction du président de la Moldavie.

Mais moi, je ne peux pas arracher mes yeux de la famille du tsar. Comme si ces images avaient actionné dans ma mémoire génétique le levier de la soumission loyale.

– Buvons à la Russi-i-i-e! (Un système de haut-parleurs fait résonner au-dessus des bassins une belle voix d'homme.) À la mère des villes et des terres russes!

Ma main se tend vers la coupe de champagne la plus proche.

15

Kiev. Mars 2015.

– Tu t’es renseigné pour savoir qui est cette femme ?

L’aide de camp secoue la tête négativement. Il a l’air coupable.

– Et pourquoi tu ne l’as pas fait ?

– Ceux qui ont le droit de me parler ne savent rien. Et ceux du cabinet, ils voulaient me cracher dessus !

Il a la voix de quelqu’un d’offensé.

– Allez, ça va, dis-je pour le consoler. Si tu te conduis bien, après, tu pourras toi aussi leur cracher dessus !

Je lis dans son regard de la reconnaissance et l’espoir d’un avenir meilleur.

– Tu aimes Gogol ?

Je lui pose la question comme ça, ce matin je suis de bonne humeur.

– Non, avoue-t-il. Mais à l’école, on l’a donné à ma fille et elle n’a pas le temps de le lire.

– Qu’est-ce qu’elle fait ?

– Elle dirige un club de jeunes avocats. En ce moment, elle emmène tous les jours son équipe au tribunal. Assister à des procès.

– Quel âge a-t-elle ?

– Treize ans.

– C’est un chiffre qui porte malheur !

Je laisse échapper ces mots en me rendant compte que je ne suis plus la conversation. Je me rattrape :

– Mais c’est un bel âge ! Un âge en or !

Kiev. Septembre 1983. Samedi.

À travers la fenêtre, la pluie fait bruire les feuilles. On n'a pas lavé les vitres depuis longtemps. Le couloir de la maternité est silencieux. Sous le radiateur froid, on a posé une écuelle avec du lait, un petit chat dort à côté. Roux et maigre. Une nurse replète s'arrête en passant, sa blouse blanche est sale, elle s'accroupit et caresse le chat qui dort.

– Pauv'bestiole, dit-elle, avec compassion.

Puis elle se redresse et s'éloigne, sans m'accorder la moindre attention.

Le cri assourdi d'une parturiente parvient des tréfonds de la maternité. C'est là aussi que je me trouve, mais, à en juger par le cri, il y a, entre la femme et moi, deux ou trois portes ou cloisons. Peut-être que c'est Svetka?

J'écoute avec attention. On crie à nouveau, mais un cri ce n'est pas une voix, difficile de savoir à qui il appartient.

C'est à nouveau le silence. Le chaton s'est réveillé et il boit le lait. Une femme médecin passe rapidement dans le couloir et disparaît derrière une porte blanche. Il n'y a pas de plaque sur la porte, c'est donc qu'elle ne donne sur rien de concret. Il y a simplement quelqu'un en train d'accoucher.

À nouveau un cri, mais cette fois il est différent.

La nurse repasse à nouveau près de moi. Elle tient un balai et un seau métallique sur lequel est inscrit à la peinture rouge un numéro d'inventaire.

– Excusez-moi, dis-je en tentant de l'arrêter, combien de temps ça prend d'habitude pour accoucher?

– Le temps que met l’enfant pour naître, répond-elle en sortant.

– D’accord, on va attendre, dis-je avec un soupir.

Puis je pense que je n’ai même pas eu l’idée de prendre une petite bouteille de porto de Crimée pour fêter ça ! Je regarde la montre que m’a offerte le beau-père avant le mariage. Marque Raketa, métal blanc, bracelet chromé. Il est une heure et demie du matin.

La femme médecin apparaît dans le couloir. Son regard s’arrête sur moi.

– Votre enfant est mort-né, dit-elle d’un ton qui laisse croire que je suis en faute.

Je me sens perdu. Je ne sais pas quoi faire. Je demande :

– Un garçon ? Une fille ?

– Un garçon. On garde votre femme ici trois jours, le temps que ses points de suture cicatrisent. Mais vous, vous pouvez partir.

17

Kiev. Mai 2015.

Le général Svetlov aurait pu être ministre de la Défense. S’il avait eu quelques centimètres de plus ou si je n’avais pas tenu compte de l’avis de Kolia Lvovitch. D’ailleurs, c’est ce qu’il pense aussi. Un ministre de la Défense doit avoir un physique parfait. Un physique et pas une personnalité. Or le général Svetlov, c’est une personnalité. À laquelle il manque quelques centimètres. Dommage. Il m’est entièrement dévoué.

Il vient d’entrer dans mon cabinet. Il attend que je lui désigne un siège du regard.

– Allez, assieds-toi, Valera. Tu veux du thé, du café ?

Il refuse. Il ouvre un dossier en cuir et lève les yeux vers moi.

– Je vous ai apporté la liste, pour l’opération « Mains étrangères ». Soixante-douze noms. Majoritairement des gens de Moscou, mais il y en a aussi de Krasnoïarsk, de Cronstadt ou de Petersbourg. Ceux-là, j’en réponds. Ils ne transigeront pas avec leur conscience.

– Et qu’est-ce que tu penses de leur liste à eux ?

– Ce sont des renseignements périmés. Sur les cinquante-trois, il n’y en a plus que quarante à l’appel. Sur les quarante, il n’y en a que vingt-huit dont je puisse répondre sur ma tête. Ils ont été vérifiés. Quant aux autres, espérons qu’on n’aura pas à en rougir.

– C’est bon. On garde les vingt-huit, tu en rajoutes trente de ton côté, et tu les réunis après-demain dans notre résidence de Pouchtcha-Voditsa. À onze heures du matin. Et pas d’oreilles qui traînent. Je viendrai. Mais tout ça reste entre nous.

Svetlov approuve de la tête.

Au bout d’une demi-heure, j’ai envie de me dégourdir. Je fais devant le miroir quelques étirements des bras, mais mon regard tombe à nouveau sur mes taches de rousseur qui ont véritablement envahi mon visage. J’en perds toute envie. Je sors dans le couloir. Au bout, près de l’escalier, il y a un poste de la Protection rapprochée. Un ouvrier en salopette dévisse une pancarte sur la porte de la pièce d’à côté. On y lit :

SERVICE DES ENREGISTREMENTS
GRIESS NADEJDA PAVLOVNA

– Que va-t-il y avoir à la place ? je demande.

L'ouvrier, en fait, ne m'a pas entendu approcher. Il a soudain la trouille.

– J'en sais rien. Le patron m'a dit de la retirer, mais il n'a pas parlé d'une autre.

– Et qui est ton patron ?

– Nikolaï Lvovitch.

– Et où est-il en ce moment ?

– Chez lui, mais il est occupé...

« Ah ! Il se prend pour une oie du Capitole ! me dis-je en moi-même. Il est donc occupé ? »

Je monte à son bureau du troisième étage. Sa secrétaire bondit de derrière son bureau.

– Je vais vous annoncer tout de suite ! chantonne-t-elle.

– Inutile, je m'en charge !

Il est en discussion avec deux visiteurs. Je reconnais leurs visages, ce sont des députés, mais je ne sais plus à quel clan ils appartiennent.

– Foutez-moi le camp d'ici !

J'ordonne et les deux députés s'envolent sans un bruit, malgré leur corpulence.

– Tout se passe bien, dit doucement Kolia Lvovitch, pas le moindre état d'urgence. Dans une heure je ferai mon rapport...

– Et qu'est-ce que tu as l'intention de mettre au Service des enregistrements ?

– Elle a réclamé, la salope ! le sourire effrayé tourne au rictus. Je lui avais promis un paquet, avec en plus une télé et un micro-ondes...

– Laisse ta Pavlovna tranquille ! C'est pas elle qui s'est plainte ! Dis-moi simplement ce que tu veux faire de ce bureau !

Kolia Lvovitch reprend son souffle. Il se concentre.